

Saint Salopard de Barbara Israël
Nos vies de Marie-Hélène Lafon

Martin Hervé

Numéro 263, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2018). Compte rendu de [*Saint Salopard de Barbara Israël / Nos vies de Marie-Hélène Lafon*]. *Spirale*, (263), 74–76.

Tenter la vie

Par Martin Hervé

SAINT SALOPARD

de Barbara Israël

Éditions Flammarion, 2017, 208 p.

NOS VIES

de Marie-Hélène Lafon

Éditions Buchet/Chastel, 2017, 192 p.

De Plutarque et Shakespeare à Saint-Simon, Flaubert et Huysmans, des *Vies imaginaires* de Marcel Schwob aux *Vies minuscules* de Pierre Michon, les écrivains n'ont eu de cesse de s'interroger sur l'art et la manière de raconter la vie d'autrui. Entre romans, biographies, chroniques et mémoires, des vérités de l'histoire aux subversions de l'imagination, c'est la forme même de ce jeu de passe-passe avec le réel qui s'est ramifiée en fondant ses propres règles, rien moins que des pratiques toujours singulières, comme si dire l'existence de l'autre imposait chaque fois un engagement éthique et une invention esthétique. Dans son roboratif essai *Inventer une vie. La fabrique littéraire de l'individu* (2015), Alexandre Gefen ne manque pas de souligner l'extraordinaire plasticité de ce genre littéraire qu'il appelle, à la suite d'Alain Buisine, « biofiction », laquelle est d'ailleurs emblématique de toute une frange du champ littéraire contemporain : Pascal Quignard, Patrick Modiano, Emmanuel Carrère, mais aussi Camille de Toledo et Jean-Benoît Puech comptent parmi ses prosateurs. Selon Gefen, à « *travers ce vieil office de mémoire que se réapproprie la littérature se dit, peut-être, un rêve contemporain qui mérite [...] qu'on en fasse l'archéologie : l'invention de l'individu comme exception* ». Or tout se passe comme si, à contretemps de la célébration

mémorielle et de la diachronie narrative, s'élaborait à partir de la biofiction un discours fondé sur une énonciation négative, incapable de dire absolument tout d'une vie, pour cette raison même que celle-ci ne peut jamais être perçue, captée ou lue dans sa totalité. C'est, semble-t-il, le prix à payer pour écrire sur l'irréductible singularité de la personne, cette ipséité dont notre modernité a fait son credo. Alors comment dire autrui ? Récemment, les écrivaines Barbara Israël, avec l'illustre oublié de son *Saint Salopard*, et Marie-Hélène Lafon, qui croise de multiples destinées anonymes dans *Nos vies*, ont toutes deux fait le pari, bien que de manières radicalement différentes, de la vie comme forme littéraire et de la littérature comme forme de vie.

De l'abjection

Peut-on s'arracher à son destin ? Difficile d'en convenir en suivant la correspondance épistolaire de Maurice Sachs qu'invente Barbara Israël. Les grands noms du XX^e siècle ont beau y défiler, c'est pourtant la lettre adressée à la mère qui ouvre son *Saint Salopard*. Lettre dans laquelle le personnage Sachs s'acharne à témoigner de « *la puissance de l'hérédité* », cette loi inflexible de l'atavisme qui l'aurait cloué de toute éternité à la croix de l'abjection. Le décor de la honte est

planté, entre un père déserteur du domicile familial et une mère sans amour et égoïste qui se détache tôt de son fils pour se réfugier à Londres, criblée de dettes. Il y a là de quoi nourrir une psychanalyse de papa à peu de frais. Sachs s'y aventure d'ailleurs avec le drôle René Allendy, médecin et analyste d'Anaïs Nin, René Crevel et Antonin Artaud, également passionné de sciences occultes. Toutefois la voie de l'inconscient est longue, semée de détours et d'embûches, alors que Sachs n'aspire qu'aux éclats et aux bravades dont le gotha littéraire est si friand.

Noceur impatient et désargenté, il se lie d'amitié avec Coco Chanel et Jean Cocteau, qu'il finira par voler, devient l'amant de Max Jacob et essaie sans succès de rejoindre le cercle des intimes d'André Gide. Tous prennent la parole sous la main d'Israël pour se lamenter des frasques de l'aspirant mondain, sans que soient toutefois abolis la pitié, une certaine mansuétude, voire un soupçon d'estime. Ses amitiés et ses admirations, ses nuits hallucinées dans le Paris intellectuel de l'entre-deux-guerres, Sachs en a fait la matière de presque toute son œuvre de *presque-écrivain*, tombeau d'un « *talent gâché* » de mémorialiste n'ayant vu publiés de son vivant que de très rares livres, comme *Au temps du Bœuf sur le toit* (1939), et certains textes posthumes, tels que

Le sabbat (1946), *Chronique joyeuse et scandaleuse* (1948) ou *La chasse à courre* (1949). Personnage haut en couleur que Sachs, indéniablement plus romanesque que romancier. Prêt à tout pour plaire, ce juif empêché se range aux avis de ses amis Cocteau et Maritain et se convertit au catholicisme, allant même jusqu'au Séminaire. Il fuit la France pour échapper à ses créanciers et, en dépit de son homosexualité, se marie avec une protestante américaine alors qu'il connaît un grand succès sur les ondes de la NBC. De retour dans l'Hexagone avec un amant en poche, il fait les tourments de Violette Leduc dont il refuse les avances, exaspéré par ses continues demandes d'amour, alors que lui-même ne cesse de quémander l'attention des autres.

C'est que l'« *idolâtre dans l'âme* » est aussi un escroc et un parjure qui n'est jamais à un paradoxe près. Dans le registre de l'abjection, Sachs trouve pourtant un interlocuteur de choix en Marcel Jouhandeau, son plus grand détracteur : « *Moi qui n'ai jamais hésité à plonger dans tous les déshonneurs, je dois dire qu'à ce niveau-là de lâcheté, vous vous posez en maître. [...] Je ne suis pas si mécontent d'avoir été la cible privilégiée de votre antipathie. Car si vous m'aviez laissé faire, je vous aurais aimé avec ardeur. Et ma déception aurait été à la mesure de cet amour, violent et incurable.* » Bien que tous deux comptent parmi les grands négligés de l'histoire littéraire du siècle, l'aversion de Jouhandeau pour Sachs reste bien connue. En 1936, en pleine montée du nazisme en Europe, Jouhandeau dans *L'Action française* justifie son antisémitisme en désignant le « *juif apatride Maurice Sachs* ». Sa haine aveugle l'amènera d'ailleurs à commettre bien des forfaits dont le monde des lettres ne lui est pas encore quitte, dont son ignoble plaquette *Le péril juif* et un voyage à Weimar à l'invitation de Goebbels, aux côtés de Robert Brasillach, Jacques Chardonne et Pierre Drieu la Rochelle. En 1942, Sachs est à bout de souffle et de mauvais coups. Il s'embarque volontairement pour le Service du travail obligatoire (STO) et file vers Hambourg offrir ses services et son

lit aux agents de la Gestapo. Dans sa fuite en avant, Sachs se replie toujours plus dans l'épaisseur de son mystère : s'il dénonce des résistants à tour de bras, c'est pour mieux en sauver d'autres. Ses nouveaux maîtres s'en méfient comme de la peste et finissent par l'interner dans un camp de concentration. Au printemps 1945, alors qu'il est évacué vers Kiel pour être libéré, une balle dans la nuque, comme un acte manqué, vient mettre un terme à sa carrière de belle enflure au royaume des lettres. L'histoire dit que, tel l'impudent Actéon, il finit dévoré par des chiens. Voilà pour les faits d'armes. Puisque Sachs lui-même a tiré de ses inconstances le ferment de ses livres, il est tentant de tout vouloir en dire et, bien sûr, de relire ses trahisons à l'aune de la catastrophe familiale, comme si interpréter ses avanies et ses apories pouvait enfin régler la question. Un autre Sachs est-il possible ?

Avec *Saint Salopard*, l'amateur cultivé en aura pour son argent, car on baigne de plain-pied dans les anecdotes et les historiettes qui font le sel de la vie littéraire. Israël les déploie avec un art consommé du montage et un évident plaisir à prêter ses mots à tant d'illustres prédécesseurs. Rien d'étonnant à couronner son livre de l'auréole d'un saint, toute de guingois soit-elle, lorsqu'on veut faire briller l'or dans l'ordure. Là réside sans doute la carence majeure du livre, rivé qu'il est à l'enflure biographique, aux frissons et au sensationnel de l'événement qui ont en grande partie recouvert le destin et l'œuvre de Sachs. D'ailleurs, à trop miser sur une copie de la réalité bavarde, c'est la voix même du livre qui déçoit, car Israël n'a pas la verve d'un Cocteau, d'un Gide ou d'une Leduc. Ce qui sauve toutefois son œuvre, c'est peut-être l'exercice de spiritisme auquel l'écrivaine plie ses épistoliers. En effet, les lettres imaginaires qui structurent *Saint Salopard* sont toutes adressées depuis la tombe. Le conciliabule de spectres qui s'apostrophent ici se montre ainsi tout aussi attentif à ne pas refermer les blessures du passé qu'à tenir le futur à l'œil. On croise donc entre les lignes les figures altières de Karl Lagerfeld

et de Patrick Modiano, grand lecteur de Sachs à qui il accorde d'ailleurs le rôle d'un revenant dans son premier livre, *La place de l'étoile* (1968). Entrée des fantômes, comme l'aurait dit Jean-Jacques Schuhl, un autre mondain de Saint-Germain-des-Prés. Aussi, c'est de façon plutôt inattendue que le texte, au lieu de complaire aux seules attentes biographique et psychologique, ne se referme pas sur la lettre au père mais sur les mots de Julien Green affirmant, suivant la légende, avoir croisé Sachs bien vivant dans un hôtel d'Innsbruck en 1948. À croire qu'il n'y a pas de meilleur fantôme que Maurice le maudit : d'une œuvre à l'autre, son exorcisme ne connaît jamais de fin. Venir hanter et affoler l'histoire littéraire est peut-être la plus belle destinée dont pouvait rêver celui qui fut perpétuellement « *saoul de son avenir* ».

Rêves majuscules

Dans le nouveau livre de Marie-Hélène Lafon, sobrement intitulé *Nos vies*, l'existence ne s'invente pas au travers de lettres mais plutôt à partir d'images. Il y a d'abord celle, *princeps*, de Gordana, la caissière du supermarché de la rue du Rendez-Vous, à Paris. Les premières pages en font un véritable tableau vivant : opulente et fascinante dans ses formes et ses contrastes, le vif de ses cheveux blonds, son accent trahissant une origine à « *l'est de l'Est* ». Avant toute chose, Gordana est un corps. Sa poitrine, surtout, happe le regard et offre des lignes inaugurales splendides : « *Et que dire des seins. La blouse fermée n'y suffirait pas. Ils abondent. Ils échappent à l'entendement ; ni chastes ni turgescents ; on ne saurait ni les qualifier, ni les contenir, ni les résumer. Les seins de Gordana ne pardonnent pas, ils dépassent la mesure, franchissent les limites, ne nous épargnent pas, ne nous épargnent rien, ne ménagent personne, heurtent les sensibilités des spectateurs, sèment la zizanie, n'ont aucun respect ni aucune éducation. Ils ne souffrent ni dissidence ni résistance. Ils vous ôtent toute contenance.* » Comme si déjà l'écriture, dans son élan figuratif, s'avouait incapable de ceindre entièrement cette femme,

de border le mystère de sa présence, comme si l'écriture venait toujours à manquer dès lors qu'il s'agit de tout dire d'autrui. D'autres images viennent ensuite, telles ces photos échappées du portefeuille de Gordana, l'une la saisissant dans son enfance tandis que l'autre la découvre dans un instant de quiétude avec un enfant, morceaux chus de sa vie devenant autant de tranches de vie imaginaires. C'est que, pour la narratrice, Jeanne Santoire, l'existence se conjugue au temps de l'invention, au conditionnel des vies potentielles. Depuis toujours, elle fait des détails grappillés dans le quotidien les occasions d'une douce rêverie. Au collège déjà, ses amies ne manquaient pas une occasion de faire parler cette Pythie consciemment baratineuse. Plus tard, c'est la grand-mère aveugle qui confie son existence aux bons soins de ses dons poétiques : « *J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter, elle disait qu'avec moi elle voyait mieux qu'avant son attaque.* » C'est une affaire sensible plus qu'intellectuelle, où entrent du flair et une attention portée aux choses pour, au moment décisif, leur subtiliser discrètement un instant, à la manière d'un vol sans victime. Ainsi des gestes de l'adorateur anonyme de Gordana qui, à l'instar de la narratrice, tous les vendredis, se rend à la caisse de la femme de l'Est et mendie un regard, un toucher, une aumône d'amour qu'elle se garde bien de lui donner. Dans le supermarché de la rue du Rendez-Vous, les corps sont bien seuls avec eux-mêmes, leur mémoire et leurs infirmités, incapables de se rejoindre si ce n'est par les voies de la rapine imaginaire.

Jeanne Santoire est-elle une Jeanne sans histoire ? Tant s'en faut. Toute parisienne qu'elle soit, son nom la rive à un cours d'eau du Cantal, pays non pas de Cocagne mais d'écriture de tous les précédents romans de Lafon. Si *Nos vies* s'avère sa première incursion dans la touffeur des villes, la campagne se dessine ici comme un arrière-plan

intime. À rebours de tous les chemins non empruntés mais désirés le temps d'une embarquée de l'esprit, Jeanne livre aussi sa propre histoire, ses échecs, son isolement, surtout. Celui-ci a fait son lit de sa vie de célibataire sans enfant, entre les années de pensionnat, un réseau amical congru et une famille aimante mais avec laquelle elle garde ses distances : « *Ma vie passait allait passer passerait, et je n'aurais rien construit qui vaille, pas de maisons, et pas de famille, surtout pas de famille. Grand-mère Lucie disait faire maison, et le mot rassemblait, ramassait tout ce qui valait d'être, ce pour quoi on était là, plantés là, nous les humains, les hommes, les femmes.* » Lorsque son conjoint de plus de dix années, Karim, qui ne fut jamais bienvenu parmi les siens en raison de ses origines maghrébines, la quitte pour refaire sa vie à Marseille, le monde bascule autour d'elle. Mais de la dépression, il est dit peu de choses, car Jeanne a sa fierté, sa pudeur, aussi. Tandis que ses proches cherchent à comprendre la raison de cet abandon, l'exhortent à solliciter des explications, Jeanne ne réclame rien d'autre que le silence, se consolant peut-être seulement du temps qui passe et panse les blessures, garni de ses humbles délires. Mille et un récits d'amours impossibles, de gloires sans éclat et clandestines peuvent-ils damer le pion à un réel qui s'acharne à installer la solitude au cœur de l'existence urbaine ?

Par la vertu d'une écriture minérale, âpre et lumineuse triomphent les vies coulées dans le bronze des légendes ordinaires. Il faut rappeler que le Massif central a produit ces dernières décennies plusieurs écrivains parmi les plus précieux des lettres françaises, des écrivains si habiles dans cet art de portraiturer les taiseux et les oubliés. Aux côtés de Lafon l'Auvergnate, on pense évidemment à ses voisins de la Creuse, Pierre Michon et Pierre Bergounioux. Si Jeanne confie ne pas être une grande amatrice de livres, son unique commentaire sur le sujet permet pourtant de rêver à notre tour des lectures dont s'infuse *Nos vies*. Car derrière l'évocation du texte d'un autre Pierre, un certain Ubac, ne reconnaît-on pas le profil d'un autre

Creusois, Mathieu Riboulet, et son récent *Lisières du corps* (2015) ? Comme Riboulet, Lafon a fait du corps le lieu et le trésor de l'écriture, ainsi qu'elle le déclarait récemment au journal *Le Temps* : « *J'écris toujours à partir d'un corps, humain ou animal, d'un corps de maison, de pays. De livre en livre, je tente de trouver la bonne place pour dire, qui ne soit pas une place qui jette en pâture ou qui juge, dissèque ou décortique. Je ne peux pas donner à voir de façon surplombante. Je dois être dedans, "corps dedans" comme disait le peintre Jacques Truphémus qui vient de nous quitter.* » Rêvons encore un peu. Parmi tous ces auteurs des campagnes françaises, impossible de ne pas penser à leur aîné, lui aussi creusois, qui s'est plu à raconter les vies des petites gens dans l'immense cycle de ses contes et nouvelles de Chaminadour : Marcel Jouhandeau. Comment le manquer d'ailleurs, alors que Jeanne évoque la funeste trajectoire de son amie Isabelle, meurtrière passionnelle et, comme Jouhandeau, fille de boucher à Guéret ? Nul doute que cette histoire d'adultère et de vengeance aurait aiguisé le goût de Jouhandeau pour le fait divers, dont les réflexions à propos de célèbres affaires criminelles rassemblées dans *Trois crimes rituels* (1962) viennent d'être republiées par les éditions du Chemin de fer. Coïncidence ? Ce sont les mêmes éditions du Chemin de fer qui publièrent en 2012 la nouvelle de Lafon « Gordana », dont *Nos vies* propose une belle circonlocution romanesque. À tout prendre, tirer les fils de ces affinités électives est peut-être une autre façon de désigner l'un des enjeux du livre : donner à entendre les paroles et les fantasmes d'autrui dont nos corps sont parcourus et transis, à l'instar de ce vieux parler des campagnes que Jeanne porte en héritage. À charge de chacun de les reconnaître et d'y puiser sa part de délire. Comme si *Nos vies*, entre la solitude des villes et celle des champs, nous rappelait cette vérité de la fiction, naïve aux yeux de certains et pourtant cruciale, qu'elle est une occasion et une consolation offerte à tous. ■